



DAVID KHARA

ATOMES CROCHUS



Atomes crochus

Du même auteur

Le Projet Bleiberg, Éditions Critic, 2010

Le Projet Shiro, Éditions Critic, 2011

Les Vestiges de l'aube, Éditions Michel Lafon, 2011

Le Projet Morgenstern, Éditions Critic, 2013

Thunder : Quand la menace gronde, Rageot, 2014

Une nuit éternelle, Fleuve Éditions, 2014

DAVID
KHARA

Atomes crochus



*Pour Maryse et Marc
Pour Sylvie,
Pour Yves et Claire
En mémoire d'Annie et Didier.
Et pour toi, mon héroïne...*

Prologue

« ... le communiqué émanant du Président du Directoire de la société Nucorp se veut rassurant. Pourtant de nombreuses voix s'élèvent au sein de la communauté scientifique internationale pour dénoncer la gestion des opérations de refroidissement du réacteur 4, hors de contrôle depuis que la centrale atomique a été endommagée par le tremblement de terre qui a frappé l'Arizona en fin de semaine dernière.

La construction d'installations aussi sensibles sur des zones sismiques identifiées fait également débat au sein de la classe politique américaine. Les mots "corruption" et "incompétence" ont été prononcés lors d'échanges houleux, par médias interposés, entre représentants de la majorité et de l'opposition. Pour faire face à ces accusations, le Sénat a annoncé qu'il diligentait une enquête afin de déterminer d'éventuels dysfonctionnements dans la chaîne de décision et d'établir les responsabilités le cas échéant.

Plus d'informations sur cette crise nucléaire dans notre prochaine édition.

Dans quelques instants, vous retrouverez le journal des sports avec une interview exclusive de LeBron James qui nous expliquera les raisons de son retour au sein des Cavaliers de Cleveland.

Restez avec nous sur CBN, premier réseau d'information continue. Nous nous retrouvons après une page de publicité... »

Chapitre 1

*Aéroport Fort Worth, Dallas,
de nos jours.*

Un vacarme incessant emplissait le hall de l'aéroport international. Les annonces débitées par les haut-parleurs ajoutaient au brouhaha des conversations des milliers de voyageurs qui arpentaient les allées. Avec le temps, Lydia avait appris à ignorer ce bourdonnement mais elle n'en terminait pas moins ses journées épuisée, souvent avec un mal de crâne tenace. Depuis cinq minutes, elle regardait sa montre dans l'espoir de voir son service prendre fin.

La jeune employée d'Air France remit en ordre des piles de bordereaux afin de laisser un guichet impeccable à la collègue qui lui succéderait sous peu. Ce faisant, elle s'imagina une heure plus tard, étendue dans l'herbe verte du parc Klyde Warren. Un soda glacé à portée de main, elle feuilletterait ce roman policier qu'elle ne parvenait pas à finir. Puis elle s'assoupirait sous le chaud soleil de juillet, loin du tumulte et de l'agitation de ce maudit aéroport. Cette perspective lui arracha un sourire qui se figea lorsqu'elle vit une femme d'une quarantaine d'années décoller comme un missile dans sa direction.

Les cheveux châtain noués en un chignon strict, le corps moulé dans son tailleur beige, elle sautillait, perchée sur de hauts talons dont les claquements contre le sol carrelé rythmaient sa foulée frénétique. Elle se présenta haletante au guichet et laissa tomber la lourde mallette qu'elle portait avec difficulté. Elle tenta ensuite de parler, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

Levant la main pour faire patienter Lydia qui s'apprêtait à lui demander si tout allait bien, elle s'appuya sur le comptoir à la recherche d'un second souffle. D'un geste mal assuré, elle remonta les lunettes Yves Saint Laurent emberlificotées dans ses longues boucles claires.

Un homme arriva à sa suite à grandes enjambées. Son air renfrogné n'entamait en rien la beauté de son visage pourvu d'une barbe courte, taillée avec soin, grisonnante par endroits. Menton arrogant surplombé par des lèvres charnues et un nez aquilin, front large et cheveux noirs en bataille, ce type exhalait une virilité brute surprenante. Sa silhouette fine et haute – plus d'un mètre quatre-vingt-dix au bas mot – et ses épaules carrées soulignaient encore son charisme animal. Seul son costume trop ample, à la limite du ridicule, atténuait un tableau par ailleurs presque parfait.

— Bonjour, madame, lâcha-t-il d'une voix grave.

— Mademoiselle, et vous pouvez m'appeler Lydia.

La jeune femme réprima un sourire timide.

La pointe d'accent latino qu'elle crut déceler acheva de la déstabiliser et, elle se l'avoua à demi-mot, de la séduire.

Visiblement satisfait du trouble qu'il venait de provoquer, il retira les Ray-Ban qui masquaient ses yeux et s'accouda face à la jeune femme, écartant

sans ménagement la voyageuse encore haletante. Celle-ci manqua de perdre l'équilibre et lui jeta un regard noir.

— Lydia, auriez-vous l'amabilité de nous dire quand décolle le prochain avion pour Paris ? reprit ce dernier en tendant son billet. L'embarquement de notre vol vient de s'achever, sans nous...

Peu désireuse d'aviver la tension palpable au sein du couple, Lydia riva les yeux sur son terminal et pianota sur le clavier à la recherche de l'information demandée.

— Je crains que tous les départs du jour ne soient complets, répondit-elle alors que ses doigts agiles couraient sur les touches. Par contre, je peux vous proposer des places pour demain matin, première heure.

La voyageuse pivota soudain et pointa un index menaçant.

— Bravo ! J'espère que vous êtes content ? Grâce à vous, je vais arriver en retard à une conférence d'une importance capitale. Et mes collègues, eux, sont déjà dans l'avion...

Manifestement agacé, l'homme laissa tomber le sac qu'il portait en bandoulière ainsi que la valise rouge qu'il tenait à la main.

— Vous ne manquez pas de culot, vous ! Qui a absolument voulu faire un constat ? Pas moi, que je sache !

— Justement ! Si vous n'aviez pas ergoté, nous n'aurions pas perdu autant de temps et nous serions tous les deux assis dans nos fauteuils. Heureusement que votre ami vous a obligé à coopérer.

— Alors premièrement, ce n'est pas mon ami, et, deuxièmement, votre mauvaise foi est stupéfiante. Si vous saviez conduire, nous n'en serions pas là !

La querelle s'envenima, au plus parfait mépris de Lydia et des curieux qui affluaient. Ces derniers demeuraient en retrait, de peur de se faire apostropher par les deux énergumènes qui se donnaient en spectacle sans la moindre retenue.

Pressée d'en finir avec ces deux excités autant qu'avec sa journée, l'hôtesse décida d'intervenir.

— Si vous ne vous calmez pas immédiatement, prévint-elle à la manière d'une institutrice réprimandant des élèves dissipés, j'appelle la sécurité ! Maintenant, vous me donnez gentiment vos titres de transport et vos passeports, je vais procéder à l'échange. Il se peut qu'il y ait un supplément. Vous êtes monsieur et madame ?

— Ce serait la meilleure ! risqua l'homme.

Lydia le rappela à l'ordre d'un claquement de langue.

Il lui tendit les documents et observa, interloqué, le passeport vert présenté par sa voisine.

— Mariée à ce goujat ? Ça me ferait mal ! ironisa cette dernière à son tour.

— Vous possédez un passeport diplomatique ? s'étonna-t-il.

— Bravo, vous savez lire ! répondit la jeune femme, méprisante. Et qu'est-ce que ça peut bien vous faire ?

— Dernier avertissement, soupira Lydia sans décoller les yeux de son écran. Donc, monsieur Enzo Meazza et madame Janet Livingston-Pierce. Vous avez de la chance, il reste des sièges sans surcoût. Cependant, je préfère vous prévenir, vous voyagerez côte à côte...

Meazza recula d'un pas et glissa un pouce sur sa gorge en articulant « plutôt mourir ».

Lydia laissa échapper un rire nerveux qui n'amusa visiblement pas la prénommée Janet.

— Je vous prie de m'excuser, la fatigue, se reprit-elle. Le temps d'éditer vos cartes d'embarquement et nous en aurons terminé.

Elle guetta un moment son imprimante, puis leva distraitemment la tête vers le plafond de verre de l'aérogare.

— Et en ce qui concerne ma correspondance pour Vienne ? demanda la femme d'un ton peu amène.

— Je vous dis ça dans une seconde. Ah, l'avion que vous auriez dû prendre a décollé, fit-elle en pointant un doigt vers le ciel.

Janet Livingston-Pierce et Enzo Meazza braquèrent tous deux les yeux dans la direction indiquée et observèrent en soupirant la lourde et imposante silhouette du gros-porteur s'élever dans le ciel bleu azur.

Une déflagration retentit alors, semblable au hurlement d'un gigantesque animal blessé, aussitôt remplacé par un sifflement douloureux. La structure du bâtiment vacilla, puis geignit sous de multiples impacts évoquant un bombardement. Toutes les parois vitrées, plafond compris, explosèrent simultanément. L'employée de la compagnie aérienne eut à peine le temps de protéger son visage dans le pli de son coude. Des millions de débris coupants propulsés telles des rafales de mitrailleuse fendirent l'air, fauchant à l'aveugle la foule stupéfaite.

Le sifflement s'estompa. Lydia osa un coup d'œil par-dessus son bras et découvrit une véritable scène de guerre. Enveloppés d'un nuage de poussière blanche, des gens à terre criaient, allongés dans des mares de sang. Ceux qui restaient debout déambulaient, hagards, tels des zombis. Une meute de

policiers et d'agents de sécurité se répandait déjà dans les allées. Certains portaient secours aux innombrables blessés. D'autres convergeaient, extincteurs en main, vers un immense réacteur dont les pales tournaient encore et qui se consumait au milieu du hall dévasté.

Accroupi devant le comptoir, Enzo se releva en titubant, imité par Janet qu'il aida à maintenir son équilibre. Ils échangèrent des regards incrédules avec Lydia.

Sans dire un mot, tous trois comprirent que le vol Air France pour Paris n'atteindrait jamais sa destination.

Chapitre 2

Le nuage de poussière qui avait envahi le hall se dissipait peu à peu. Le terminal D grouillait désormais de femmes et d'hommes en uniforme qui tentaient de rétablir un semblant de calme au milieu du chaos et de la désolation. Partout retentissaient les cris des blessés, frappés par les projections de verre ou, pire, mutilés par l'effondrement d'un pan entier de la toiture perforée par le moteur de l'avion maintenant encastré dans le sol. Les forces de l'ordre se retrouvaient épaulées par des passagers indemnes se réclamant du corps médical ainsi que par des pompiers affectés à la sécurité de l'aéroport.

À l'extérieur, un concert de sirènes annonçait l'arrivée des premières ambulances et des renforts de police. Quelques secondes suffirent à improviser un cordon de sécurité afin de tenir la foule à l'écart du bâtiment. À ceux anxieux pour leurs proches présents sur les lieux de la catastrophe se mêlaient les immanquables vautours brandissant des téléphones portables ou des tablettes tactiles.

Saisie par l'odeur lourde du kérosène, le cœur au bord des lèvres, Janet observait les curieux jouer des coudes pour glaner quelques images de la scène de guerre qu'était devenu l'aérogare. Son regard s'arrêta

sur un adolescent boutonneux. Il prenait des selfies devant des policiers qui semblaient peu goûter l'initiative. L'un d'entre eux balaya le garçon d'un violent revers de bras et hurla des mises en garde qui refroidirent les plus téméraires.

Janet oscillait entre peur, incompréhension et dégoût. Elle sursauta en sentant deux mains fermes se poser avec délicatesse sur ses épaules pour la faire pivoter.

— Vous n'êtes pas blessée ? lui demanda Meazza tout en l'examinant sous toutes les coutures.

Au lieu de répondre à la question, elle verbalisa malgré elle la pensée qui tournait en boucle dans son esprit depuis le drame.

— Mes collègues, ânonna-t-elle, ils étaient dans l'avion. Vous et moi, nous aurions aussi dû être dans cet avion...

Ses yeux verts se plantèrent dans ceux d'Enzo. Il lui adressa un sourire apaisant puis reporta son attention sur les personnes étendues ou assises autour d'eux. Avec un calme incongru dans la panique ambiante, il s'enquit de leur santé, prenant le temps de reconforter les plus choqués.

Le regard de Janet se décala vers le guichet derrière lequel l'hôtesse se tenait debout, hébétée.

— Lydia ?

Cette dernière tourna lentement la tête.

— Que puis-je pour vous ? demanda-t-elle d'une voix désincarnée.

— Votre bras...

La jeune femme baissa la tête. Son uniforme déchiqueté dévoilait par endroits des chairs lacérées et sanguinolentes.

— J'ai bien fait de me protéger le visage, se félicita-t-elle, atone, hypnotisée par un épais filet

de sang carmin qui prenait naissance à son poignet et gouttait au bout de son index.

Cette vision, tel un électrochoc, rappela Janet à la réalité. Elle héla une troupe de brancardiers et médecins qui pénétraient dans le hall au pas de charge. Une des équipes entendit son appel et Lydia fut aussitôt prise en charge. Après avoir testé la réactivité et la mobilité de ses doigts, le praticien jugea ses blessures certes spectaculaires mais sans réelle gravité. Il ordonna qu'elle fût accompagnée dans l'une des cafétérias du terminal, transformée en hôpital de fortune.

Sitôt le cas de l'hôtesse réglé, l'homme braqua une torche sur les pupilles de Janet et lui posa une batterie de questions auxquelles elle répondit avec application. Elle profita de l'exercice pour remettre en ordre ses idées et recouvrer un semblant d'empire sur elle-même.

— Les gens de ce côté sont en état de choc mais ils n'ont pas l'air gravement touchés, annonça Meazza en la rejoignant.

— Vous êtes de la profession ? s'enquit le médecin.

— Non, mais...

— Alors, merci de votre aide, l'interrompit-il en levant les yeux vers l'impétrant, mais dorénavant vous nous laissez...

Le médecin ne conclut pas sa phrase.

Il se hissa sur la pointe des pieds et braqua le faisceau lumineux de sa lampe sur la tête d'Enzo.

— Il y a un problème ? demanda celui-ci en cherchant Janet du regard.

Elle pointa son crâne d'un index tremblant.

— Vous saignez, bredouilla-t-elle. Beaucoup.

— Quoi ? Mais non, voyons, je me sens bien, affirma-t-il en passant une main dans ses épais cheveux noirs. Parfaitement bien, je vous assu...

Il ramena ses doigts ensanglantés devant son visage et les détailla, incrédule.

Il vacilla un instant, ses yeux se révélsèrent, ses jambes l'abandonnèrent, puis il s'étala de tout son long sur le carrelage avant que Janet et le médecin n'aient le temps de le retenir.

Le médecin s'accroupit à son chevet, l'examina et appela deux infirmiers.

— C'est grave ? demanda Janet.

— Je ne pense pas mais on va l'évacuer par sécurité. Scanner, possible traumatisme crânien, dit-il tout en notant ses constatations et préconisations sur une fiche qu'il remit aux hommes qui installaient précautionneusement le blessé inconscient sur leur brancard.

Ils le sanglèrent puis se dirigèrent vers l'extérieur.

Janet resta seule, désemparée, devant le guichet de la compagnie aérienne. Elle se remémora la formation suivie, huit ans plus tôt, pour faire face aux situations de crise. La jeune femme ferma les yeux, se concentra sur sa respiration, inspirant par les narines puis expirant par la bouche. Son rythme cardiaque ralentit, ses tremblements s'estompèrent jusqu'à disparaître complètement.

Tu es vivante et indemne. Fais abstraction de l'environnement. Contrôle ton souffle. Retrouve ta raison, se répéta-t-elle intérieurement.

Apaisée, Janet rouvrit les paupières et accomplit dans l'ordre la liste des tâches qu'elle venait de se fixer.

Elle rassembla sa valise rouge puis sa mallette. Ce faisant, elle remarqua le sac de voyage porté par Enzo. Elle fut d'abord tentée d'abandonner là

les effets d'un personnage qu'elle avait jugé odieux dès leurs premiers échanges. Mais le souvenir de sa prévenance envers elle et leurs compagnons d'infortune balaya ses griefs. Elle s'empara du bagage, étonnamment léger, en glissa la sangle sur son épaule puis se pencha par-dessus le guichet encore occupé par Lydia quelques instants plus tôt. Elle ne trouva aucune trace de son billet pour le lendemain, bien qu'elle doutât que les vols reprennent avant plusieurs jours. Plus problématique, elle n'avisa pas non plus son passeport diplomatique.

Soudain, une image lui revint en mémoire. Au moment où l'avion se désagrégeait dans les airs, alors qu'elle s'accroupissait par réflexe en tournant le dos aux baies vitrées, et avant qu'il n'en fasse de même, Enzo Meazza tendait son bras vers le guichet...

— Cet imbécile a embarqué mon passeport ! s'exclama-t-elle.

Sans plus réfléchir, tirant sa valise de sa main gauche, portant sa mallette de la droite et le sac de voyage noir en bandoulière, Janet s'élança dans une course maladroite vers la sortie la plus proche.

Arrivée devant la porte automatique soufflée par l'explosion, elle se heurta à un policier en uniforme. Grand et massif, il bloquait le passage et la vue.

Elle sautilla pour scruter les environs par-dessus l'épaule de l'agent et aperçut, par-delà un immense attroupement, le brancard sur lequel gisait Enzo, toujours inconscient. Les hommes qui l'avaient pris en charge achevaient de l'installer dans une ambulance garée parmi d'autres véhicules de secours.

— Madame, vous ne devez pas quitter la zone...

— Mon mari, là-bas. Ils l'emmènent à l'hôpital ! hurla-t-elle en lui adressant un regard suppliant.

Il s'écarta, se contentant d'autoriser le passage d'un hochement de tête.

Fière de son stratagème, Janet accéléra la cadence en remontant le chemin improvisé au milieu de la foule pour permettre l'évacuation des victimes.

Tandis qu'elle approchait de son objectif, un concert de vrombissements de moteurs et de crissements de pneus retentit derrière elle. En jetant un œil en arrière, elle assista à l'arrivée des premiers cars régie des chaînes de télévision. Ils déversèrent de leurs entrailles une nuée de cameramen et rédacteurs qui se heurtèrent rapidement au barrage des forces de l'ordre. S'ensuivit une échauffourée qui ajouta à la confusion ambiante.

Janet se désintéressa de la scène et rejoignit l'ambulance au moment où celle-ci démarrait au pas. Elle lâcha ses fardeaux et frappa de toutes ses forces contre la tôle du véhicule.

— Attendez ! s'époumona-t-elle.

La fourgonnette s'immobilisa.

Une infirmière ouvrit l'une des portières.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle sèchement.

— Mon mari, souffla Janet en désignant Enzo dont les yeux s'entrouvraient péniblement.

Le sésame fit son effet.

— Montez, ordonna l'infirmière d'une voix adoucie.

— Juste une toute petite seconde...

Janet rebroussa chemin pour récupérer les bagages. Elle tomba nez à nez avec un reporter plus malin et plus audacieux que ses confrères. Il braquait une caméra sur elle et suivait le moindre de ses déplacements avec gourmandise.

Janet ramassa ses affaires et adressa un regard noir au reporter qui égrenait une litanie de questions à un rythme hystérique. Tout en filmant, il sondait

les alentours, à l'affût d'un témoin plus loquace, sans succès. Il revint à la charge.

— Madame, une réaction pour CBN. Avez-vous vu l'avion exploser ? Savez-vous s'il y a des morts dans le terminal ? C'est votre mari qu'on emmène ? Il est grièvement blessé ?

Janet aurait voulu masquer son visage mais, chargée comme elle l'était, elle en abandonna vite l'espoir. Elle jeta ses bagages dans l'ambulance qui redémarra avant même que ses portes ne soient refermées. Elle s'installa à côté d'Enzo toujours groggy qui tournait la tête de droite à gauche en clignant des yeux comme pour mieux reprendre connaissance.

— Des charognards, grogna l'infirmière en enfilant une paire de gants en vinyle transparent.

Elle plongea ses doigts dans les cheveux épais de son patient.

— Ne vous inquiétez pas, nous arriverons vite à l'hôpital, le rassura-t-elle. Votre épouse est avec vous.

Enzo releva la tête en direction de Janet qui lui renvoya un sourire gêné.

— Ma quoi ?

Chapitre 3

*Pénitencier de Huntsville, Texas,
quelques heures plus tôt.*

Les gonds de la lourde porte blindée geignirent sous l'impulsion du mécanisme automatique déclenché par le gardien au ventre proéminent qui trônait dans la guérite vitrée joutant le couloir. Une vague de chaleur s'engouffra aussitôt dans le bâtiment. Les impitoyables rayons d'un soleil de plomb dissipèrent les ombres à l'abri desquelles patientaient deux hommes immobiles.

Enzo protégea ses yeux de sa paume puis sortit une paire de lunettes de la poche poitrine de la veste, désormais trop large, jetée sur son épaule. Il déplaça les Ray-Ban avant de les chausser d'un geste ample teinté d'une arrogance à peine voilée.

Il inspira profondément puis lissa la barbe, grisonnante au niveau du menton, qui le vieillissait d'une dizaine d'années et masquait partiellement ses traits.

— Cher ami, ce fut un plaisir, lança-t-il à l'intention du jeune maton posté à ses côtés.

— Bonne chance dehors, lâcha ce dernier d'une voix fluette qu'Enzo jugea handicapante pour le bon exercice d'une fonction exigeant autorité et fermeté.

À cela s'ajoutaient une figure poupline et un petit mètre soixante qui supportaient mal la comparaison avec le timbre de stentor, le mètre quatre-vingt-douze et le visage viril d'Enzo.

— Merci. Il va m'en falloir..., répondit-il en saisissant la sangle du sac de voyage noir posé à ses pieds.

Ils échangèrent une poignée de main chaleureuse.

Si ses relations avec les autres prisonniers s'étaient souvent révélées tendues, pour ne pas dire franchement hostiles, il avait, depuis son premier jour d'incarcération, entretenu d'excellents rapports avec les gardiens, et ce tout au long de sa détention. Une stratégie qui lui avait sauvé la vie à plus d'une reprise.

— Quelqu'un vous attend, déclara le jeune homme.

— On dirait, mais ce n'est pas exactement la blonde pulpeuse que j'espérais...

La porte du pénitencier se referma sur Enzo. Il parcourut à grands pas la trentaine de mètres qui le séparaient du 4 × 4 Isuzu Rodeo bleu métallisé perdu au milieu du parking désert. Accoté au capot du véhicule, un homme longiligne, casquette des NY Giants vissée sur son crâne rasé, patientait, bras croisés, une cigarette coincée entre les doigts. Il portait un bermuda en jean bleu délavé et sa chemise blanche en lin déboutonnée révélait un torse velu. Il aspira une bouffée de la cigarette avec gourmandise puis la jeta négligemment sur le bitume avant de l'écraser sous la semelle de ses tennis bleus.

— Le héros du jour ! Enfin libre ! s'écria-t-il en accueillant Enzo à bras ouverts.

Ce dernier le considéra avec méfiance, mais finit par accepter l'embrassade.

— Agent spécial Andrew Bryniarsky. Si je m'attendais... Que me vaut cet honneur ?

— Honneur... satané flatteur ! Je passais dans le secteur, alors je me suis dit : « Allons fêter la sortie de ce cher Meazza. »

— Tu passais dans le secteur... Tant de sollicitude me touche.

— Je prends ça pour un remerciement. Tu as sacrément maigri, s'étonna Bryniarsky en tirant sur un pan de la chemise bleu clair qu'Enzo portait par-dessus son pantalon de toile crème. On tiendrait à deux dans ton costard. Que s'est-il passé ? Le chef cuistot ne comptait pas assez d'étoiles pour que tu fasses honneur à sa cuisine ?

— Tu serais surpris de la qualité de la nourriture dans cet établissement. Tu devrais y séjourner, histoire de tester par toi-même.

— Je passe mon tour. Sérieusement, comment se fait-il que tu aies perdu autant de poids ? Regarde-moi ça, tu es affûté comme jamais, tu flottes dans tes fringues, alors que, quoi je fasse, mon ventre s'arrondit !

— Musculation pour passer le temps, plus changement drastique de régime alimentaire. Accessoirement, risquer sa peau à chaque instant ne stimule pas l'appétit.

— Ça se tient.

Bryniarsky promena son regard à la ronde.

— À ce qu'on dirait, ce n'est pas la foule des grands jours, poursuivit-il.

Enzo hochla la tête et haussa ses épais sourcils.

— Il faut croire que je ne suis plus très populaire par les temps qui courent.

— On se demande bien pourquoi... Les médias et le grand public t'auront oublié après tout ce temps. Je ne vois pas non plus ta sublime fiancée.

Rafrâichis-moi la mémoire, elle était mauvaise chanteuse ou mauvaise actrice, celle-là ?

— Les deux.

— Elle t'a largué quand on t'a envoyé en cabane ? C'est ça ?

Andrew explosa d'un rire gras en frappant ses cuisses sous le regard sombre de son interlocuteur.

— Allez, ne te plains pas, reprit-il en adressant une tape virile sur l'épaule d'Enzo qui encaissa sans sourciller, au moins tu t'en sors vivant. Je n'aurais pas parié le moindre dollar sur tes chances.

— Je te rassure, moi non plus. Je présume que je te dois d'avoir purgé ma peine dans un centre pénitentiaire peuplé de meurtriers endurcis plutôt que dans le country club pour criminels en col blanc promis lors de l'arrangement avec le procureur ?

— Oh, fit mine de s'offusquer Bryniarsky, comment peux-tu seulement imaginer une chose pareille ? Tu me crois assez tordu pour avoir organisé ton transfert dans cet enfer ?

— Je te crois assez tordu pour envoyer ta propre mère derrière les barreaux.

— Tu parles encore une fois de ma mère et je te pète les deux tibias, susurra l'agent, un large sourire aux lèvres. Compris ?

— Andrew Bryniarsky, vous me brisez le cœur, lâcha Enzo en affectant une mine triste. Moi qui nous croyais toujours amis...

— Nous aurions pu le rester, si tu avais craché l'identité du Griffon. En prime, tu aurais passé ces cinq dernières années à faire de l'aviron dans une colonie de vacances de la côte Est en compagnie de politiciens corrompus et de stars accros aux antidouleur.

— N'attends pas trop pour consulter un psy, sinon ta suspicion malade va te rendre fou. Je te l'ai déjà dit, le Griffon n'existe pas.

— Je ne pige pas pourquoi tu t'évertues à le couvrir. Je sais qu'il a commandité toute l'opération, et j'entends bien le démasquer puis le coffrer. En le balançant, tu aurais échappé à la taule et le programme de protection des témoins te tendait ses jolis bras douillets.

— Si ce type existait, tu ne crois pas que j'aurais saisi cette opportunité ?

— Possible, mais j'ai une tendance naturelle à ne pas te faire confiance. En plus, d'après les rapports de l'administration pénitentiaire, tu as échappé à... combien déjà... ah oui, six tentatives d'assassinat. Tu es bien naïf si tu penses que le Griffon va te laisser peinarde maintenant que tu es en liberté. Après tout, ta petite escroquerie lui aura coûté un gros paquet de fric et ton acharnement à le protéger ne t'a pas valu son pardon. Je ne donne pas une semaine avant qu'on te retrouve pendu dans une chambre d'un motel cradingue.

— Ce sera toujours mieux que de finir égorgé dans les douches par un débile mental militant de la Suprématie blanche.

— Cinq ans en taule et toujours une aussi grande gueule, hein, mon Rital préféré ?

— Que veux-tu, on ne se refait pas. Bien, puisque tu es là, que dirais-tu de te rendre utile pour une fois et de me déposer en ville ?

— À l'aéroport, tu veux dire ?

— Ah, tu es au courant...

— De ton voyage à Paris ? Je t'ai à l'œil, qu'est-ce que tu crois ? Tu vas refaire ta vie sur le Vieux

Continent ou tu comptes supplier le Griffon de t'épargner ? Il réside en Europe ? Il est français ?

— Tu m'épuises avec tes questions.

— Comme tu veux, mais il ne sera pas dit que je n'aurais pas essayé de t'aider. Inutile de venir chialer quand il essaiera à nouveau de te faire la peau.

Enzo contourna Bryniarsky et ouvrit d'autorité la portière passager du 4 × 4, puis il déposa son sac et sa veste sur la banquette arrière.

— En route, James, je ne me souviens pas de vous avoir donné votre journée ! plaisanta-t-il en frappant deux coups secs sur le toit du véhicule.

Andrew Bryniarsky s'installa au volant, la mine renfrognée. Il mit le contact et se tourna vers Enzo.

— Pousse pas trop quand même.

Chapitre 4

La voiture roulait à vive allure sur l'autoroute menant à l'aéroport. Au cours de la dernière demi-heure, seul le souffle de la climatisation avait accompagné les deux hommes. Les vitres teintées du 4 × 4 ne suffisaient pas à atténuer les rayons du soleil et, sans la ventilation, la chaleur à l'intérieur du véhicule serait vite devenue insupportable. Le regard perdu loin à travers le pare-brise, Enzo se laissait hypnotiser par les mirages qui se reflétaient sur le bitume.

— J'ai payé ma dette à la société, tu ne crois pas ? lança-t-il tout de go au conducteur.

Andrew Bryniarsky garda le silence un moment. Il jeta un coup d'œil en coin à son passager puis partit d'un fou rire inextinguible.

— Elle est bien bonne celle-là ! Et depuis quand la prison sert-elle à payer une dette quelconque ? La société demande aux gens comme moi de coller les gens comme toi entre quatre murs pour se sentir en sécurité. Tout le monde se fout de ta rédemption. De la façon dont je vois les choses, une branche pourrie ne guérit jamais.

— L'agent Bryniarsky compte donc couper cette branche ?

— Inutile de me salir les mains. Dans ton cas, je vais prendre un malin plaisir à regarder d'autres s'en charger.

— Je te savais consciencieux dans ton travail, mais je ne t'imaginai pas aussi rancunier.

Bryniarsky s'assombrit en l'espace d'un battement de cils. Mâchoires serrées, il fixait la route et hochait nerveusement la tête. Les jointures de ses phalanges blanchissaient alors qu'il renforçait sa prise sur le volant.

— Je parlais sérieusement, à propos de ta conscience professionnelle. Je t'assure que je t'ai toujours respect...

— Ferme ta gueule ! ordonna Andrew en abattant une paume sur le tableau de bord. Tu as fait tout ce qu'il fallait pour attiser ma « rancune ». Tu devrais remercier le ciel que je sois « consciencieux dans mon travail », faute de quoi ton cadavre pourrirait au milieu du désert et servirait de repas à tes congénères, les crotales. Et je doute que tu manquerais à grand monde.

Enzo s'accouda contre la portière et appuya la tête contre son poing.

— Je ne manquerais à personne, confirma-t-il dans un murmure.

— Tu vas me faire pleurer... Prends un mouchoir en papier dans la boîte à gants, si tu veux aller au bout de ton numéro, Calimero.

— Ça aurait pu marcher, sourit Enzo.

Andrew l'imita en haussant les épaules.

— T'es vraiment trop con !

— Je savais que tu m'aimais encore.

— Et c'est reparti. Tu n'arrêtes jamais, pas vrai ?

— Pense que je t'ai trahi autant que tu veux, mais tu oublies un peu vite à qui j'ai balancé toute

l'opération. J'aurais pu me livrer à d'autres qu'à toi.

— C'est amusant que tu l'évoques. Je me demande depuis le début pourquoi tu t'es « autobalancé ».

— J'ai été pris de remords, et j'ai préféré me tourner vers un ami.

— Pourquoi emploies-tu des mots dont tu ignores la signification ?

Le ton sur lequel Andrew posa la question ne laissa aucun doute quant à son aspect purement rhétorique et ne trouva aucune réponse.

Ils s'isolèrent dans leurs pensées et n'échangèrent plus une parole durant de longues minutes.

Ils arrivèrent enfin en vue de l'aéroport. Enzo suggéra à Andrew de le déposer devant le terminal 2D, dédié aux départs internationaux en général et à Air France, compagnie avec laquelle il voyageait, en particulier. Après une courte hésitation, Andrew s'engagea dans le parking souterrain. Il expliqua vouloir s'assurer de ses propres yeux que « l'enfoiré de Rital débarrasse le pays ». Une provocation à laquelle Enzo répondit en affirmant qu'un « Polack d'origine était mal placé pour le traiter de Rital ».

L'échange s'interrompit abruptement.

— Gaffe ! hurla Enzo au moment où un monospace débouchait sur leur droite.

Le coup de freins survint trop tard.

Malgré la faible vitesse de l'impact, le capot du 4 × 4 subit un éperonnage en règle. Au froissement de la carrosserie se mêla le crissement des pneus sur le bitume tandis que la voiture glissait sur une dizaine de mètres.

Les airbags se gonflèrent.

— Tu n'as rien ?

— Je ne crois pas, non. Et toi ?

Andrew répondit d'un pouce levé. Il se débattit contre les coussins qui se dégonflaient rapidement, puis ouvrit sa portière comme une furie.

— Par contre, poursuivit-il une fois à l'extérieur, je m'en vais exposer ma façon de penser au bougre de connard qui...

Il s'interrompt au moment où la conductrice fautive descendait, catastrophée, du monospace.

Andrew la détailla alors qu'elle tournait la tête vers eux puis vers les quatre hommes aux mines sévères et aux costumes stricts qui se trouvaient avec elle dans son véhicule. Elle répétait en boucle « je suis désolée ». Enzo rejoignit l'agent en se massant la nuque.

— Jolie, lui glissa ce dernier, absolument pas concerné par la destruction de l'avant de son Isuzu Rodeo. Longues jambes, taille fine, joli minois, cheveux châtain aux mèches cuivrées ondulant sur des épaules bien dessinées... je sais que Monseigneur chassait plutôt le top model et la starlette, mais, après cinq ans de prison, tu ne dois pas être totalement insensible aux charmes d'une quadra « next door », non ?

Enzo ferma les yeux et se mordit les lèvres. Il vida ses poumons et rouvrit ses paupières. Bien que parlant d'une voix posée, son agacement était perceptible.

— Pour l'instant, tout ce qui m'intéresse, c'est de monter dans un avion pour Paris.

— Ah, les p'tites Françaises, soupira Andrew. C'est gentil à toi de partir, ça laisse la place aux copains.

— Tu n'es pas un tout petit peu marié, toi ? Et ta voiture en miettes ne te dérange pas ?

— C'est une bagnole de service. Quant à Carrie et les enfants, ils sont en vacances au lac Tahoe, expliqua-t-il.

Il rajusta sa chemisette avant de délaisser Enzo et de se rapprocher à pas chaloupés de la femme, en plein conciliabule avec ses passagers. Ceux-ci sortirent de volumineuses malles du coffre et prirent la direction des ascenseurs voisins.

— Gérez ce contretemps au plus vite, Janet, s'il vous plaît, lança avec un fort accent germanique le plus petit et le plus âgé du groupe. Nous vous attendrons à l'embarquement. Avec toutes nos excuses pour ce désagrément, messieurs !

Les portes de la cabine se refermèrent sur les quatre hommes aux allures de comptables coincés.

Janet dégaina un téléphone portable qu'elle braqua vers Andrew et Enzo.

— Mais qu'est-ce que vous faites ? s'impatienta ce dernier.

— Une vidéo, dit-elle comme s'il s'agissait d'une chose naturelle. La brochure de l'agence de location conseille d'en faire une en cas d'accident. Il paraît que les Américains sont procéduriers, alors je garde une trace. Pour éviter que vous ne réclamiez des dédommagements indus, vous comprenez, j'en suis sûre.

— Au secours..., soupira Enzo en regardant sa montre, atterré.

— Ne fais pas ta mauvaise tête, lui reprocha Andrew d'un ton paternaliste. À son accent, je devine que Janet est anglaise. Elle se doit d'être prudente face à deux Yankees.

Les mains dans les poches de son bermuda, il adopta une pose flatteuse au moment où elle promenait son objectif sur lui. À son grand regret, elle ne s'attarda guère sur lui et passa à Enzo dont les bras ballants trahissaient le désarroi.

La femme insista.

— Vous comprenez ?

— Non, répondirent-ils en chœur, l'un charmeur, l'autre impatient.

Bryniarsky revint à la charge.

— Ma chère, pour finir de vous rassurer, nous allons établir un constat en bonne et due forme.

— Bien, puisque vous n'avez plus besoin de moi, je vous laisse, tenta Enzo.

— Ah non ! objecta Andrew. Tu ne bouges pas d'ici, tu es à la fois victime et témoin.

— Ah, OK. Tu veux vraiment que je rate mon vol, constata Enzo.

Un hochement de tête confirma l'hypothèse.

— Votre ami a raison, abonda la jeune femme en achevant de filmer l'état des deux voitures, et pour votre information, j'ai moi aussi un avion à prendre. Plus vite nous réglerons cela, plus vite nous serons débarrassés. Je vais chercher les papiers.

Enzo l'intercepta en lui saisissant l'avant-bras.

— Attendez, ma petite fille, ce n'est pas parce que vous ne savez pas conduire que je dois en pâtir, d'accord ?

— Je ne suis pas votre petite fille ! Qu'est-ce que c'est que ces manières ? s'offusqua-t-elle en se dégageant d'un geste brusque.

— Pardonnez-lui, Janet, après une grosse frayeur, il devient grossier, ajouta Andrew toujours aussi mielleux.

Il profita de ce que la jeune femme s'éloignât pour adresser à Enzo, de plus en plus résigné, un sourire bravache. Et d'articuler « je vais te faire chier jusqu'au bout » pour enfoncer le clou.

Commença alors la rédaction scrupuleuse d'un constat d'un niveau de minutie inédit. Appliquée, Janet semblait ignorer l'imminence de son départ et établissait un rapport détaillé des circonstances de l'accident. Andrew Bryniarsky rajoutait sans cesse son grain de sel dans le but affiché de prolonger l'exercice. Il saisit l'occasion d'effleurer l'avant-bras de l'Anglaise mais ne rencontra pas de réaction encourageante. Il ne parut pas en éprouver de contrariété, trop occupé à savourer le renoncement d'Enzo.

Accoudé contre le coffre du 4 × 4, veste repliée sur ses bras croisés, sac de voyage posé à ses pieds, ce dernier regardait sa montre par intermittence et sifflotait *South of the Border* de Frank Sinatra.

Janet jeta soudain un coup d'œil inquiet à l'heure affichée sur son téléphone.

— L'embarquement va se terminer, répéta-t-elle alors que son écriture se faisait plus heurtée au point de ne plus inscrire que des pattes de mouche sur sa feuille.

Andrew décida que le jeu avait assez duré.

— Je me charge du reste, j'ai tout mon temps. Filez, je ne voudrais pas que vous ratiez votre vol.

Elle voulut protester mais il l'interrompit en brandissant d'un geste théâtral sa plaque du FBI.

— Vous n'avez pas à vous inquiéter, je travaille pour le gouvernement, ajouta-t-il de sa voix la plus grave.

En retrait, Enzo assistait au numéro de drague le plus pathétique qu'il lui eût été donné

d'observer. S'il en avait eu le temps, il se serait délecté du râteau promis à Andrew. Peut-être même aurait-il fait étalage de son propre savoir-faire, pour le seul plaisir de le ridiculiser. Mais l'heure n'était pas aux vengeances mesquines. De plus, cette Janet lui était tout à fait antipathique. Il enfila sa veste, agrippa son sac et démarra en trombe.

— Andrew, merci pour la balade. Tu passeras mon bonjour à Carrie et aux enfants !

— Attendez, s'écria Janet. Je viens avec vous. Vous pouvez m'aider ?

Enzo ignora la requête et força le pas.

Une attitude ponctuée d'un grognement de la jeune femme qui se rua sur sa valise et l'épaisse mallette posée à côté.

Devant les difficultés qu'elle rencontrait avec ses bagages, Andrew vit une opportunité d'en remettre une petite couche. *Viser la corde sensible*, pensa-t-il intérieurement.

— Je te croyais plus galant !

Enzo s'immobilisa. Ses épaules s'affaissèrent. Il fit demi-tour et empoigna la valise avant de repartir sans un regard pour Andrew, ni pour Janet.

— Il ne sait pas y faire avec les femmes, mais il a bon fond quand on sait le prendre, expliqua l'agent du FBI.

Janet lui adressa un signe de tête reconnaissant.

Il la regarda s'éloigner. En dépit du poids de ses fardeaux, elle rattrapa Enzo et finit même par le dépasser. Celui-ci jeta un coup d'œil agressif par-dessus son épaule. Andrew Bryniarsky lui sourit à pleines dents et fit un doigt d'honneur moqueur remplacé en urgence par un salut de la main



11606

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Slovaquie
par NOVOPRINT SLK
le 5 septembre 2016

Dépôt légal octobre 2016
EAN 9782290137680
OTP L21EPNN000386N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion